

## Pages de Journal

Gérard Parizeau

Volume 46, numéro 2, 1978

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1103974ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1103974ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

HEC Montréal

ISSN

0004-6027 (imprimé)

2817-3465 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Parizeau, G. (1978). Pages de Journal. *Assurances*, 46(2), 57–68.  
<https://doi.org/10.7202/1103974ar>

Supplément

# Pages de Journal

par

GÉRARD PARIZEAU

de la Société royale

du Canada

1976

## 2 avril 1976

Nice est le pays des fleurs. Mais, en toute sincérité, je n'ai jamais rien vu de semblable. Enthousiasme excessif de ma part ? Mais non, mais non ! J'ai le souffle coupé devant une pareille harmonie de couleurs et de formes dans cette exposition de Haut-de-Cagnes, qui a lieu chaque année.



Tout à l'heure, à Saint-Paul de Vence, je constatais la même chose qu'au Peillon. Comme ces gens simples, qui ont construit le bourg, mettaient de goût dans leurs maisons ! De hauteurs diverses suivant l'inclinaison du sol, aucune ne dépare l'autre. Il semble y avoir eu, à l'extérieur tout au moins, un désir d'harmonie qu'on ne trouve pas dans la cité moderne où presque tout est désordre et méconnaissance des lois d'ensemble.

Qu'un petit bourg, situé sur un piton pour des fins de défense, reste d'une parfaite harmonie paraît presque tenir du prodige. Serait-ce que d'instinct on observait alors ces règles que nous qualifions maintenant d'urbanisme, tout en les appliquant rarement ?

## 3 avril

Hier soir, à l'Opéra, gala de la Légion d'Honneur auquel nous avons assisté avec les Silie. Lui a eu la croix à la suite de sa conduite à la guerre de 1914. Il me disait en souriant : « Cela vient de me valoir de circuler gratuitement dans les autobus de Nice ». Il ajoutait, avec un éclat amusé dans les yeux : « Nous sommes maintenant si peu nombreux » ! Comme je lui demandais ce que la ville faisait pour les gens du troisième âge, il me répondit : « Rien, car Nice, vous le savez, est la ville des vieilles gens. Si on les exemptait de payer dans les autobus, par exemple, il faudrait rapidement déposer le bilan ».

On donnait, ce soir-là à l'Opéra, *Le Vie Parisienne*, d'Offenbach. L'opérette a vieilli, sauf pour certaines danses de la fin. Il faut attendre deux heures pour assister à cette demi-heure endiablée qu'est le *French Cancan*. En sortant, nous nous demandions, Georges Silie et moi, comment il se faisait que nos parents avaient tant aimé Offenbach et ses opérettes, qui traînent lamentablement jusqu'au feu nourri de la fin.

Quand j'assiste à ces représentations qui ont charmé nos pères ou notre jeunesse, je ne peux jouir du moment; mon esprit critique reprend le dessus.

Comme tiennent mal à l'écran certaines pièces, telles *L'Habit vert* (malgré l'esprit endiablé des auteurs de Flers et Caillavet) et *M. le Trouhadec saisi par la débauche*, que l'on nous a données récemment à la télévision. Et cependant, les deux ne remontent qu'à un demi-siècle en arrière.



Claude-Henri Grignon vient de mourir à Sainte-Adèle. En riant, nous l'appelions entre nous le taureau des Laurentides. Dans *Le Devoir* de samedi dernier, Lévy-Beaulieu en fait l'éloge en rappelant ce qu'il a voulu, c'est-à-dire une authentique littérature populiste. Il a créé un type humain, Séraphin Poudrier, qui a tenu l'écran pendant des années, après avoir donné lieu à un livre édité, puis réédité, où il n'est pas question de s'exprimer en *joual*, mais dans une langue populaire qui n'est pas sans mérite. Il faut relire l'étude que Berthelot Brunet lui a consacrée dans son *Histoire de la littérature canadienne-française* et consulter Victor Barbeau pour comprendre ce que fut ce consciencieux artisan de l'écriture au Canada français. Trop longtemps, il tira le maximum de son personnage, mais il en a fait un être vivant et en qui bien des gens reconnaissent la vie qu'ils ont connue dans leur milieu, au point de venir au village de Séraphin, reconstitué à Val-David par un habile commerçant.

59

## 5 avril

Vu cet après-midi *Le Juge et l'Assassin*. Le film serait tout à fait remarquable s'il n'était aussi tendancieux. L'auteur essaie de démontrer comme était pourrie, bête et lamentable cette société de la fin du XIXe siècle et comme était injuste cette justice qui cherchait un coupable plutôt que la vérité. L'intention est très nette. Et c'est dommage, car la mise en scène est excellente, la photo magnifique et le jeu des acteurs remarquable, celui de Noiret en particulier. Dans le film, il est un magistrat extraordinaire qui a recours à tous les procédés pour faire avouer l'assassin, à qui il finit par imposer confiance en lui. Celui-ci admet tout, parce que le juge semble lui être favorable et le pousse à l'aveu. L'intention est précise; elle gâte le film qui enchante tant qu'il n'atteint pas à la charge, même si, pour la découvrir, il faut secouer l'envoûtement qui nous gagne.

Je n'aime pas cette propagande insidieuse.

\*\*\* est un bon cinéaste. Il sera intéressant de le suivre dans d'autres œuvres moins engagées.



Quand j'y songe à nouveau, je trouve ce film aussi bête comme instrument de propagande, que cet autre — œuvre d'un grand cinéaste italien — qui tendait à démontrer que tous les malheurs, arrivant au père, étaient attribuables au fait qu'il avait élevé ses enfants dans la haine ou le dédain de la religion. Les deux thèses me font l'effet d'une brosse aux crins raides qu'on promènerait le long de mon épine dorsale. Je l'ai noté déjà, je réagis brutalement à toute forme de propagande. Et Dieu sait qu'on nous en sert à fortes doses depuis que journaux et télévision s'emploient à qui mieux mieux à faire ou à défaire l'opinion !

60



*Le Juge et l'Assassin* me remet en mémoire ce jugement récent rendu par mon ami \*\*\*. Il savait qu'en ne voulant pas reconnaître la culpabilité de C... et consorts, il allait faire un geste favorable à la pègre. Il a passé outre parce qu'en toute honnêteté, il ne pouvait condamner quand il savait que l'habileté de la commission d'enquête était mise en doute devant la Cour Suprême. On est loin du magistrat du film qui, lui, veut à tout prix établir la culpabilité de l'homme qui est devant lui. Il reconnaît en lui des instincts non de meurtre, mais de stupre, en agissant de même un jour qu'il est travaillé par le démon de la chair, comme on disait autrefois du haut de la chaire.

## 6 avril

En ce moment, l'état d'esprit de la presse est bien curieux. On annonce qu'en France, durant décembre, janvier et février, l'indice de l'activité économique a été à la hausse. Bien peu, ajoute-t-on immédiatement, sans rappeler que ce qui compte c'est qu'il y ait amélioration à un moment que l'on juge difficile. Autre exemple: ce matin, dans *Le Figaro*, on écrit qu'à Luxembourg, les Dix du Marché Commun n'ont pu s'entendre. Immédiatement, on ajoute: les conventions économiques et monétaires sont en péril. Il y a là un goût certain du malheur. Pourquoi annoncer que le lien entre les dix est menacé, alors qu'il s'agit d'une étape difficile assurément, mais pas décisive. Masochisme ? Je ne sais, mais sans s'orienter vers un optimisme béat, ne pourrait-on tendre à autre chose qu'à un négativisme systématique en ces années où chacun prévoit le pire, tout en profitant au maximum de l'immédiat ?

**7 avril**

Autre chose pénible que l'on discutait, hier soir à la télévision: le problème des *Pieds Noirs*, ces Algériens qui ont fui l'Algérie avec la même précipitation que les Français devant la venue menaçante des Allemands en 1940. Ce fut, semble-t-il, la même ruée sur les routes, vers les ports, avec ce qu'on avait pu mettre dans quelques sacs; le même affolement, mais aussi la même impréparation à recevoir les populations nouvelles qui envahissaient la France du Midi.

Le ministre chargé des réfugiés était là pour expliquer et défendre ce que le gouvernement gaulliste avait fait pour accueillir ces pauvres gens au moment de la liquidation politique de l'Algérie. Comme toujours, si on avait prévu quelque chose, on l'avait fait trop tard devant cette nuée d'immigrants. Vous ne nous avez pas protégés militairement en Afrique et vous nous avez bien mal reçus en France, ont dit la plupart de ceux qui étaient venus exposer leurs doléances quatorze ans après.

Il est bon que l'opinion soit saisie de la question, car elle est grave, tous ces gens insatisfaits étant bien tentés de verser dans le camp socialiste où on les accueille avec de bonnes paroles.

Quelle misère et quelle pitié! La plupart se sont casés, plutôt mal que bien, semble-t-il. Comme est désolant, en particulier, ce témoignage rendu par un grand propriétaire qui ne peut rien apporter avec lui, mais qui recommence avec l'aide des voisins et va vendre ses pommes au marché dès cinq heures du matin. Et ce film qu'on nous fait voir, où se déroule devant nous l'existence de deux générations, dans cette Algérie où l'on vivait comme dans un pays qu'on croyait le sien et que, tout à coup, il a fallu quitter sans rien emporter.

Commencée à vingt heures et demie, l'émission s'est terminée à minuit et quart, me dit Germaine, alors qu'à onze heures, je me réfugiais dans mon lit, à la recherche d'un sommeil qui me fuit si j'y arrive surexcité.



Dans une lettre qu'elle m'adresse, ma petite-fille Isabelle me secoue d'importance pour ne pas lui avoir dit le jour où je quitterais Montréal pour Nice. Ah! ces Parizeau, dit-elle avec cette franchise qui fait son charme.

Il faut dire qu'à la dernière minute, j'ai été bien bousculé. Et de plus, en fin de semaine, elle était à Boston avec ses amies du Collège Marie-France. Tour à tour, on les a conduites à Washington, à New York et en Nouvelle-Angleterre, ces trois pôles d'un pays extraordinaire pour les problèmes sociaux qu'il pose, mais aussi pour les solutions qu'on leur accorde et pour les musées que des gens très riches ont contribué à établir. En mourant, ils ont laissé des toiles d'une somptuosité inouïe. À tel point que c'est souvent dans ces villes relativement nouvelles qu'il faut aller pour trouver les collections les plus belles ou les plus abondantes. Dans certains quartiers, comme les *Cloisters* de New York (Annexe du Metropolitan Museum), on a réuni en un cadre prodigieux des trésors ramassés dans tous les coins de l'Europe.

### 8 avril

Comme je faisais un peu d'insomnie cette nuit, j'ai lu quelques pages du livre d'Alain Peyrefitte sur la Chine <sup>1</sup>. Le livre date d'il y a deux ans environ. Assez curieusement, l'auteur a pressenti ce à quoi nous assistons en ce moment, après la mort de Chou En Lai. Que sera-ce quand Mao aura disparu ? Tout ce qui se passe correspond, hors les hommes, à peu près à ce que M. Peyrefitte a esquissé dans certains de ses chapitres. Je dis bien *esquisser*, car qui comprend vraiment ce que cache tout ce bouillonnement dont nous avons eu quelques échos depuis quelque temps.

Il n'y a guère que Han Suyin qui paraît tout expliquer de façon si claire et si normale. C'est après coup qu'on se rend compte que presque tout chez elle est propagande. Elle a dîné, l'autre soir, chez notre amie Thérèse Casgrain, sans apporter beaucoup de lumière, semble-t-il, sur les agissements de ses amis et sur le milieu qu'elle cherche à décrire avec un réel talent de romancière, il est vrai. Mais de son côté, notre amie, à la suite de son voyage, y comprend-elle grand-chose ? Il n'y paraît pas, si l'on en juge par ce qu'elle nous a dit. On a l'impression qu'elle a fait le voyage au pas de course, sans pouvoir se rendre compte de ce que cache une façade assez brillante, mais menteuse, semble-t-il.



<sup>1</sup> « Quand la Chine s'éveillera ».

Peut-être maladroitement, Paul VI a-t-il protesté contre l'accusation infâme lancée par Roger Peyrefitte ces jours derniers. Maladroitement, car ainsi il n'a pu éviter le rebondissement que toute protestation entraîne. Le Pape a traité Peyrefitte de menteur. À ce sujet, Jean Homet rappelait la poursuite qu'imprudemment un diplomate français avait intentée au même Peyrefitte pour sa présentation de Crapotte dans *Les Ambassades*. Crapotte, c'était la femme du diplomate à qui l'écrivain faisait jouer un rôle qui n'avait rien de flatteur. Quand vaut-il mieux traiter une accusation par le dédain ? Peut-être Paul VI aurait-il mieux fait de ne rien dire. Le mépris aurait suffi dans le cas de Peyrefitte, écrivain élégant, mais assez méprisable pour son goût et sa recherche du scandale et de la pourriture morale.



Dans *Le Jour*, Berthio a imaginé par jeu Gerald Ford recevant Nixon à son retour de Chine, le regardant dans les yeux et lui disant avec un air d'exaspération : « Enfant de Chine ! » Pour qui ignore le sens donné au Canada français aux mots *enfant de chienne*, traduction de *son of a bitch* ou, comme on dit en France, *fils de pute*, cela n'exprime rien. Fait assez curieux si l'on revient à l'anglais *son of China*, traduction littérale — n'a aucun sens dans ce cas particulier. Pour que l'injure prenne toute sa valeur, il faut revenir à *enfant de chienne*, traduction littérale de l'anglais, mais qui a pris un sens précis au Canada. Car il faut bien l'admettre, il y a des mots qui ont été adoptés au Canada français avec un sens nouveau, auquel on se heurte sans pouvoir l'écarter, même dédaigneusement.

## 9 avril

Concert intéressant à Nice à la fin de l'après-midi dans une église luthérienne de la rue Melchior de Voguë. À l'orgue, il y a une toute jeune femme, Claudine Pascal, organiste de l'église anglicane de Nice. Bien qu'elle semble frêle, elle touche l'orgue avec vigueur et goût. Parfois, elle accompagne un chanteur noir du nom de Humphrey; celui-ci a une voix riche, forte et un curieux sens théâtral qui se manifeste, au milieu d'un psaume, mis en musique par Jean-Sébastien Bach ou d'un chant grégorien *Hosanna Filio David*. Alors, le chanteur écarte les bras, la face inspirée, tournée vers le ciel. Autant il est bien dans les chants des autres, autant il vocifère dans deux *Improvisations vocales* et dans un *negro spiritual* qui sont de lui. Alors, il ébranlerait la toiture,

si elle n'était très haut au-dessus du sol. Pour compléter son personnage, Illo Humphrey est vêtu d'une redingote noire, surmontée d'une étole en soie de couleur bouton d'or, qui fait contraste avec le noir de l'habit: toujours chez les Noirs, on trouve ce goût des teintes vives contrastant avec la couleur de la peau.

On termine en récitant le *Notre Père*. Je remarque à nouveau qu'on demande au Seigneur de ne pas nous induire en la tentation. Comme on est loin de la conception antérieure du Dieu juste et bon, qui protège contre la tentation mais qui n'y induit pas pour éprouver son enfant ! J'ai toujours cru que seul le Malin tendait des pièges à l'homme, cet être faible qu'Ève a poussé à la faute, à l'instigation du serpent. Est-ce de là que vient chez Germaine ce dégoût pour tout ce qui rampe: réaction instinctive remontant à une Ève traumatisée d'avoir induit Adam en la tentation, avec ce qui a suivi ? Tu *charries*, me dirait G.B.P., si elle lisait par-dessus mon épaule. Peut-être n'aurait-elle pas tort de s'exprimer ainsi !



*Le Monde* est très durement attaqué en ce moment par un de ses anciens collaborateurs, Michel Legris. Trop souvent, les nouvelles, les titres et les articles sont biaisés, écrit celui-ci. Naturellement, l'équipe proteste. Mais, comme l'écrit Raymond Aron dans *Le Figaro*: n'a-t-on pas toujours l'impression que, d'après vous gens du *Monde*, pour être dans la vérité, il faut adopter un point de vue communiste ou tout au moins socialiste ? Vous critiquez tout en tous. Pourquoi, à votre tour, n'acceptez-vous pas de l'être ?

C'est l'opinion qu'exprimait à Nice l'année dernière cet honnête homme qu'est Jacques \*\*\*, à propos de certains de ses amis socialistes. Je déteste, m'avait-il dit, ceux qui ne reconnaissent de valeur qu'aux opinions qui cadrent avec les leurs.

C'est un état d'esprit qui m'irrite moi-même, autant que la propagande, d'où qu'elle vienne et quels que soient les motifs qui l'inspirent. Cette fois, c'est moi qui m'exprime ainsi.



En ce moment, le parti communiste, en France, fait l'éloge de la liberté, malgré le régime qui, derrière le Rideau de fer, la brime constamment. Il semble que les même mots en-deçà et au-delà n'aient pas

le même sens. Je ne comprends pas qu'on n'ait pas encore opposé les termes de la constitution de l'U.R.S.S., qui reconnaît le droit à la liberté d'expression et aux moyens propres à l'exercer, et ce qu'on fait derrière le Rideau de fer pour opprimer ceux qui osent ne pas être dans la ligne du parti.



## 10 avril

Lu quelques pages de *La Corde et les souris*, d'André Malraux, le dernier paru de *Miroir des limbes*, dont les anti-mémoires sont un tome. À propos du printemps de 1968, Malraux rappelle la visite d'un de ses compagnons de la guerre d'Espagne, Max Torres. Il le reçoit dans son bureau de ministre, alors que la révolte gronde dans la rue. Ils échangent des vues sur les étudiants qui, périodiquement, veulent tout changer: maladie que son visiteur a constatée à Berkeley University où Max Torres enseigne la chimie du cerveau. Tous deux cherchent à exprimer dans des formules ce qu'ils constatent à Paris, où les troubles ont commencé à l'Université de Nanterre et se sont poursuivis ailleurs, à la Sorbonne et au Théâtre de France, par exemple, et dans la rue. Tandis qu'on apporte au ministre *Le Monde* ou des dépêches sur un plateau d'argent, les deux interlocuteurs cherchent à comprendre et à expliquer ce qui se passe, maintenant qu'ils sont de l'autre côté de la barrière.

J'ai aimé ces propos qu'échangent deux hommes devenus presque de droite, après avoir mené des batailles très dures dans cette Espagne qu'ils ont quittée, l'un pour devenir professeur à Berkeley University où il dirige un séminaire, et l'autre pour suivre le général de Gaulle dans sa grande aventure de reconstruction de la France.

À un moment donné, Max Torres parle ainsi des contestataires: « Ne se rendent-ils pas compte, ces andouilles, que leur enthousiasme est aussi bête que les chemises de nuit victorienne! Il est clair que la chose la plus importante entre les hommes et les femmes est la tendresse... » Curieux, sinon paradoxaux, sont ces propos d'un ex-révolutionnaire qui, de psychanalyste, est devenu directeur d'un séminaire dans une des universités les plus somptueuses et les plus avancées d'Amérique. Ils sont tenus en la présence d'un grand bonhomme, qui se prépare à renvoyer Jean-Louis Barrault parce qu'il ne s'est pas opposé à la prise d'assaut du Théâtre de France par les contestataires, et parce

qu'il est de cœur avec ces communistes pour lesquels Malraux s'est battu lui-même en Espagne. Mais peut-être, en 1968, n'a-t-il pas voulu tenir tête au Général, qui avait les décisions promptes et les rancunes tenaces.



Inquiet du résultat des élections cantonales, M. Giscard d'Estaing a décidé de secouer sa majorité. Il a compris, mais un peu tard, que les relations publiques ne doivent pas être négligées. En toute sincérité, j'ai aimé le dernier discours de M. Poniatowski qui a dit à ses auditeurs quelque chose comme *Count your blessings*. Il a pris ainsi la contrepartie du pessimisme général qui règne en ce moment en France. Il a raison à mon avis, car rien n'est déprimant comme la campagne insidieuse menée par les journaux et la télévision.

66

Une caricature de Faizant résume la bataille menée par les deux plus puissants syndicats ouvriers. Marianne leur reproche de faire de la politique. Avec des larmes dans les yeux, ils lui répondent: « Nous ne faisons pas de politique; nous cherchons simplement à avoir la tête de Giscard ».

Quelle force de conviction ont ces caricaturistes qui, en quelques traits et à l'aide d'une courte légende, obtiennent le même effet qu'un long article.

Au Canada, je ne sais pas qui collabore avec Berthio pour ses textes. Dans le cas de Normand Hudon, c'était Pierre de Grandpré, paraît-il. Tous deux étaient féroces, mais leurs traits portaient. À tel point que Daniel Johnson, qu'on appelait à ce moment-là *Danny Boy*, en était ulcéré. Il n'a pas hésité à demander l'aide de spécialistes des relations publiques, pour changer son aspect extérieur (coiffure, costume, manière de se présenter à l'écran, de parler pour convaincre, etc.) quand il est devenu premier ministre. On se demande si Giscard d'Estaing ne procède pas ainsi en ce moment, pour donner plus de crédibilité à son personnage. Et que dire de Pierre-Elliott Trudeau qui, de fois en fois, se rapproche de Disraeli, sauf quand il dit des grossièretés, comme il l'a fait à Québec il y a quelque temps.



Hier soir, Mme Saulnier-Séité a expliqué à la télévision les dispositions arrêtées par le gouvernement pour les orientations nouvelles de l'Université de France. Devant elle il y avait trois journalistes, dont un du *Monde*. Ils ont été corrects, mais j'ai trouvé que cette femme, rela-

tivement jeune, sans grande expérience de la chose politique, ne faisait guère le poids. Elle est intelligente, s'exprime bien, mais elle doit défendre une orientation générale, sans pouvoir dire exactement ce qu'elle pense. Devant l'auditoire énorme qu'elle a pour un soir, elle ne peut pas, par exemple, affirmer :

- a) que l'enseignement universitaire devrait être gardé à un très haut niveau;
- b) qu'il devrait être destiné sinon à l'élite, du moins à ceux qui ont la préparation et les dons intellectuels voulus;
- c) qu'on ne doit pas en diminuer la valeur en le professionnalisant, comme on le demande.

67

A mon avis, c'est cela qu'il faudrait essayer de faire et non d'ouvrir l'enseignement universitaire à tout le monde, en en réduisant forcément la qualité, comme on le propose. Préparer des spécialistes de l'informatique, par exemple, ne me paraît être au niveau de l'enseignement supérieur. J'ai l'impression que Madame Saunier-Séité joue un peu son avenir politique en ce moment, comme M. Michel Debré l'année dernière. Au-delà du ministre, on cherche à atteindre l'équipe, comme le signalait la caricature de Faizant, dont je parlais précédemment. Mais M. Giscard d'Estaing et M. Poniatowski ont une autre autorité que cette femme courageuse, souriante (trop à certains moments), qui se débat au milieu d'un véritable guépier ou d'un nœud de vipères.



Germaine s'est bien moquée de moi quand je lui ai dit qu'à seize heures, j'allais à l'Armée du Salut, boulevard Dubouchage, entendre parler de Jonas par un colonel de l'Armée du Salut. Elle n'avait pas entièrement tort puisque, de Jonas il ne fut guère question, le conférencier devant exposer son sujet en huit jours et l'histoire de Jonas, avant qu'il ne se retrouve dans l'estomac de la baleine, étant un sujet relativement limité. De toute manière, j'ai aimé la gentillesse de ces gens, qui m'ont reçu comme un envoyé du Seigneur, avec la dizaine de vieilles gens curieuses d'entendre parler d'un personnage de la Bible. En toute sincérité, j'ai aimé aussi cet officier de l'Armée du Salut, qui nous a parlé de notre vie éphémère, avec des mots très simples et une grande sincérité. T'a-t-on donné une assiette de soupe ? m'a demandé G.B.P., l'incorrigible . . . ?

Lucéram est un petit bourg moyenâgeux de l'arrière-pays. Notre ami Jean Homet nous y a conduits par une route tortueuse un peu avant midi, car le curé pouvait nous faire visiter son église si nous étions là avant le déjeuner. Ce que nous ne savions pas, c'est qu'il devait enseigner le catéchisme aux enfants du village. L'un d'eux vint interrompre la visite comme sonnaient les douze coups de midi.

Médecin attaché à un hôpital psychiatrique, le prêtre est curé du patelin. On sent qu'il aime son église, dont il nous fait faire le tour, en nous signalant les Bréa de bien belle qualité, dont la couleur a résisté au temps et à l'humidité. Il nous fait voir aussi le trésor qui appartient maintenant à l'Etat et qu'on met à l'abri dans un coffre d'acier, à cause des voleurs. Je m'étonne qu'une église aussi riche ait pu exister dans un village isolé. Il était autrefois sur la route du sel, m'explique le curé; c'est la gabelle qui lui fournissait d'amples revenus. Dans l'architecture et la décoration, on sent l'influence italienne qui a prévalu dans la région à travers les siècles.

Louis Bréa est un des grands peintres dont s'enorgueillit la région de Nice, avec Fragonard qui, lui, était de Grasse. Autant l'un a laissé des œuvres remarquables dans la région, autant on en a peu de l'autre dans sa ville natale. Fragonard a fait sa fortune à Paris et il n'est revenu dans sa ville natale qu'une fois que la révolution eût rendu la vie intenable. A distance, on imagine ce que pouvait être l'atmosphère jusqu'à ce que Robespierre fût lui-même envoyé à l'échafaud.

Après la visite de l'église, nous descendons au café, où on nous sert un des meilleurs repas que nous ayons eu sur la Côte. Le patron fait la cuisine lui-même. Il connaît son métier et il est heureux que nous lui en fassions compliment. Au moment du dessert, il vient s'asseoir près de nous et nous causons. Comme j'aime cette atmosphère de simplicité et de gentillesse, qui s'accompagne de mets de qualité dans le cadre d'un bistro de province !

Après le repas, nous revenons par Berres-les-Alpes, où les mimosas et les arbres fruitiers sont encore en fleurs.

Jean Homet aime ce pays qu'il connaît bien. Il le parcourt avec un plaisir d'autant plus grand qu'il nous sent à l'unisson. Et c'est vrai que pour lui, comme pour nous, c'est une joie chaque année de revoir ces endroits où la vie semble si simple, si agréable dans un paysage qui nous paraît nouveau chaque fois.